Secrets et mensonges

Hélène Baud – 24 Images, 12 avril 2017

Rusé, jamais là où on l'attend, François Ozon a fait de l'ambiguïté sous toutes ses formes, le cœur même de son œuvre prolifique (presque un film par an). Après le dérangeant *Ma nouvelle amie*, il livre avec *Frantz* un mélodrame à l'intrigue bien plus profonde qu'il n'y paraît. L'adaptation «libre» de *L'homme que j'ai tué* (1931) d'Ernst Lubitsch, lui-même tiré de la pièce de théâtre éponyme écrite par Maurice Rostand (fils d'Edmond). Un film au classicisme aussi austère que sublime avec pour toile de fond le tourment des relations franco-allemandes d'après-guerre.

Tout au long de sa filmographie François Ozon n'a cessé d'explorer les genres, de la comédie musicale (*Huit femmes*), au drame (*Jeune et jolie*), en passant par la comédie populaire (*Potiche*) et le thriller (*Swimming pool*). Avec Frantz, il s'attaque aujourd'hui au mélodrame. L'intrigue se déroule au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans une bourgade allemande endeuillée et humiliée par la défaite contre l'ennemi français. Anna (Paula Beer) vient chaque jour fleurir la tombe de Frantz, son fiancé mort au combat. Un matin, elle surprend Adrien (Pierre Niney, très sobre pour une fois), un jeune soldat français en pleurs, venu lui aussi se recueillir. Adrien se présente comme un ami proche du défunt et souhaite rencontrer les parents de ce dernier. D'abord méfiants envers ce Français tenu responsable de tous leurs maux, les parents de Frantz et Anna finissent par apprécier sa présence et lui accordent une place de plus en plus importante dans leurs vies. Il faut dire que les souvenirs qu'Adrien relate avec émotion de Frantz sont si beaux, si touchants qu'ils permettent à cette famille éplorée de ressentir à nouveau un peu de joie. Anna, elle-même, sent, pour la première fois depuis longtemps, la vie s'infiltrer…

Ozon, qui n'aime pas les récits linéaires ou manichéens, multiplie ici les fausses pistes. De fait, derrière la bonté apparente d'Adrien, l'innocence d'Anna ou de Frantz, se cache une réalité bien plus nuancée. Une complexité servie par un noir et blanc expressionniste dans une veine sépia étonnante, qui bascule le moment venu dans la couleur. Des couleurs qui viennent comme un baume apaisant sur les plaies de ces êtres détruits par une guerre qui n'a épargné personne. Transformant les souvenirs en fantasmes, illuminant leurs rares instants de bonheur. C'est ainsi qu'un morceau de violon ou encore une balade au bord du lac reprennent vie, la musique signée Philippe Rombi, venant par touches délicates simplement souligner le côté romanesque de l'histoire.

Construit en deux temps, *Frantz* permet à Ozon de plonger lentement le spectateur dans un jeu de dupes dont lui seul a le secret, mêlant les réalités et les mensonges dans une première partie où l'intrigue tend vers le thriller psychologique. Mais qui est ce mystérieux Adrien ? Quelles sont ses intentions ? Et quelle relation trouble entretenait-il avec Frantz ? Pendant un moment, Ozon, malicieux, s'amuse à laisser planer l'ombre d'une relation homosexuelle entre les deux hommes jusqu'à ce qu'Adrien révèle finalement son douloureux secret à Anna. Une fois cette pièce manquante dévoilée, le film prend un nouvel élan et offre une seconde partie bouleversante et retorse.

D'abord partagé entre les différents points de vue de ses personnages, le film se resserre sur celui d'Anna. Car le sujet central du film c'est bien elle, et non pas Adrien ou Frantz comme le titre pourrait le laisser penser. Sublimement incarnée par Paula Beer, la véritable découverte du film (primée à la Mostra de Venise pour le rôle, l'actrice possède un accent charmant qui n'est pas sans rappeler celui de Romy Schneider), Anna est une femme à la fois victime (des hommes), forte et déterminée. Non seulement, elle doit faire face seule aux terribles révélations d'Adrien (elle décide de préserver les parents de Frantz du traumatisme que signifierait la découverte de la vérité), mais alors qu'elle entreprend de le retrouver en France après qu'il ait fuit brusquement, elle échoue contre toute attente à se faire aimer de lui. Le récit prend alors toute sa dimension dramatique et déploie une subtile dose de perversité jusqu'ici insoupçonnable.

C'est justement là tout le talent de metteur en scène d'Ozon : parvenir à plonger toujours plus profond dans l'âme humaine. Aller au-delà des apparences, des conventions, recherchant le moment où le vernis craque. Finalement les désillusions d'Anna, si cruelles soient elles, ne font que l'aider dans son processus d'émancipation. Car alors qu'Adrien s'enfonce dans la lâcheté, la jeune femme encaisse les défaites et s'affirme. Opérant progressivement sa mue, elle s'éveille, se révèle pour enfin se libérer. Elle est ce qu'Adrien ne sera jamais. En cela son personnage s'impose comme une des figures emblématiques du cinéma d'Ozon, inlassablement envouté par les femmes.

Frantz: la grande illusion

Ce fut d'abord une pièce que Maurice Rostand a écrite au lendemain de la Première Guerre mondiale, puis un film qu'Ernst Lubitsch a réalisé en 1932 (sous le titre Broken Lullaby). Les références s'oublient toutefois très vite, car François Ozon propose ici ce qu'il sait faire de mieux: un film de François Ozon.

Marc-André Lussier – La Presse, 7 avril 2017

Car il ne faut pas s'y tromper. Même si la facture est plus classique, que le récit a pour cadre l'un des grands drames du début du XXe siècle, *Frantz* regroupe les mêmes thèmes, les mêmes préoccupations. Ce film, en grande partie en noir et blanc et en langue allemande, est aussi ponctué par les pulsions qui poussent toujours le cinéaste à scruter les parties plus fantasmées de l'existence. Et à brouiller les pistes.

Assumant son penchant pour le mélodrame (sans que jamais la note ne soit trop forcée), Ozon s'immisce cette fois dans la blessure franco-allemande en évoquant une histoire d'amitié improbable entre Adrien, un soldat français, et Anna, la fiancée d'un soldat allemand mort au front.

La présence d'Adrien dans un petit village allemand suscitera forcément un certain émoi. Mais qui est donc ce soldat «ennemi» venu fleurir - non sans émotion - la tombe de cet enfant du pays qui a sacrifié sa jeunesse et sa vie au nom du peuple? Un peu comme le jeune homme de *Dans la maison*, Adrien crée des liens avec les membres d'une famille inconnue. Il développe un sentiment de plus en plus ambigu avec Anna alors que le récit de son amitié avec Frantz, le soldat mort au combat, comble de joie les parents, trop heureux d'apprendre enfin quel genre de vie leur fils menait à Paris. Et les moments de bonheur qu'il a vécus outre-Rhin.

Un trouble bien réel

Se maintenant toujours en équilibre, Ozon développe cette histoire en plaçant quelques indices qui peuvent - ou pas - entraîner le spectateur sur de fausses pistes. Mais si le fil narratif provoque volontairement certaines interrogations dans l'esprit du spectateur, le trouble qui s'installe dans les cœurs des personnages reste, lui, bien réel. C'est d'ailleurs sur ce plan que le récit marque les esprits. Il permet en outre de dessiner un cadre historique réaliste, dans lequel la notion de patriotisme emprunte des échos bien contemporains. On retiendra en outre une interprétation de *La Marseillaise* qui, dans ce contexte, donne froid dans le dos.

Mais au-delà de cette connotation historique, Ozon propose avant tout le portrait d'une jeune femme qui devra apprendre à remettre les compteurs de sa vie à zéro. À vrai dire, le film aurait tout aussi bien pu s'intituler *Anna*, tant il s'agit d'abord ici de son histoire à elle. On le répète depuis le lancement du film à la Mostra de Venise, mais il est vrai que Paula Beer, qui trouve ici un premier rôle important au cinéma, est une véritable révélation. Face à elle, Pierre Niney est, comme toujours, impeccable. Les deux interprètes donnent magnifiquement corps à ce drame romantique dans lequel leurs personnages se retrouvent, chacun à leur façon, victimes de la grande Histoire.

«*Frantz*»: amour fantôme

François Ozon atteint un sommet artistique

François Lévesque – Le Devoir, 8 avril 2017

Allemagne, 1918. Dans une ville silencieuse, une jeune femme vêtue de noir longe les rues étroites, tel un spectre. Elle s'appelle Anna. Passé une grand-place, puis une église, elle gravit un escalier de pierre, puis débouche dans un cimetière. Là, elle surprend un bel inconnu à l'air affligé, Adrien. Comme elle, la vie semble l'avoir déserté. Dès lors, leurs destins seront liés, puisque c'est sur la tombe du défunt fiancé d'Anna qu'est venu se recueillir Adrien. À peine a-t-il débuté que *Frantz*, le plus récent long métrage de François Ozon, envoûte déjà.

La raison de la présence d'Adrien (Pierre Niney) a tôt fait d'être révélée au spectateur : soldat français pendant la guerre qui vient tout juste de se terminer, il a tué un soldat allemand, Frantz, que devait épouser Anna (Paula Beer). Anna, qui méprend Adrien pour un ami du défunt. Ce qu'Adrien, perturbé, ne dément pas.

Pendant que les parents de Frantz projettent le souvenir heureux du disparu sur le visiteur, Anna s'éprend de ce dernier. À moins que ce soit la mémoire de Frantz, qu'elle tente de préserver à travers Adrien ?

Il ne s'agit là que de la prémisse de *Frantz*, dont l'intérêt ne réside justement pas dans ses « révélations », qui n'en sont du reste guère, mais plutôt dans la manière dont se comportent les deux protagonistes à la lumière de celles-ci ; Anna surtout, puisqu'elle est l'héroïne à proprement parler.

Puissant dilemme

De fait, c'est le point de vue de l'Allemande que privilégie François Ozon, là où la pièce de Maurice Rostand, *L'homme que j'ai tué*, adoptait celui du Français. Hormis ce changement de focalisation, le cinéaste a insufflé à l'intrigue ses propres obsessions et fétiches, hitchcockiens, notamment.

On pense ici à ce volet sentimental tortueux qui évoque le modèle de *Vertigo*, qu'Ozon inverse brillamment, alors qu'Anna tente de faire revivre Frantz en entraînant Adrien en ces lieux d'insouciance amoureuse de naguère. La trame, qui s'enrichit en outre de notations politiques des plus actuelles, est extrêmement dense.

En lui-même, l'argument repose sur un dilemme moral puissant. En effet, dès lors qu'Anna découvre la nature véritable du tourment d'Adrien, elle se heurte à un choix : dire la vérité aux parents et risquer de les anéantir davantage, ou préserver la mystification pour leur propre bien.

Raffinement et précision

Sur la base de ce questionnement éthique, mais aussi émotionnel, Ozon construit un récit de l'intime qui distille un pouvoir de fascination singulier, point commun entre la plupart des films de sa filmographie hétéroclite (*Sous le sable, La piscine, Le refuge, Le temps qui reste, Dans la maison*…).

Ode à la culture, ode à l'indépendance également, son *Frantz* séduit, émeut et, avec son tout dernier plan, conforte. Aussi raffinée que précise, sa mise en scène compte parmi ses plus achevées, du choix de la direction photo, exquise, qui passe du noir et blanc à l'occasionnelle couleur, à la direction d'acteurs, inspirée, et qui révèle une Paula Beer magnifique.

À terme toutefois, ce qui impressionne le plus, c'est de constater comment, en parlant d'un mort, François Ozon parvient à instiller chez le spectateur un désir inextinguible de vie.